



MON. OSCAR S. STRASS.

Le New-Yorkais bien connu, qui fut ministre des Etats-Unis en Turquie sous l'administration du président Cleveland, vient d'être nommé membre permanent du comité d'arbitrage international de La Haye...

TEMPERATURE

Du 14 février 1902.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 14 février. Indications pour la Louisiane: Temps - beau samedi, plus froid dans la partie sud; dimanche beau, plus chaud dans la partie nord-ouest; vents frais et vifs du nord-ouest.

SOMMAIRE.

- Le Grand-Lion du Bonheur. Le duel en Angleterre. M. Hugues Le Roux. Police parisienne 1850-1900. Aventuriers de Génie, souvenirs inédits de M. G. Macé, ancien chef de la Sûreté. La Ballade des Crêpes - Mardi-Gras. Les mois de février. Le Cabaret d'Agnes, feuilletton du dimanche. La Mode. Mondaines, chiffon. L'Actualité, etc., etc.

L'amitié Anglaise.

Les nouvelles qui nous arrivent d'Europe relativement au rôle qu'a joué la Grande-Bretagne dans la guerre hispano-américaine, sont très intéressantes et surtout fort instructives.

Certes, s'il y avait une nation qui dût garder un prudent silence, au moment où on éclaire les hostilités entre les Etats-Unis et l'Espagne, c'était bien la Grande-Bretagne.

tagne, s'était engagé sur un terrain bien glissant; les plus habiles y peuvent trébucher à tout instant. C'est ce qui vient d'arriver au noble Lord qui a fait un faux pas et s'est laissé choir, à la grande surprise du corps diplomatique qui ne s'attendait pas à une pareille chute...

Le désaveu public infligé hier à Lord Pauncefoot par Lord Cranborne à la tribune de la Chambre des Communes n'est qu'un palliatif piteux; il ne changera certainement pas l'opinion qu'ont les fonctionnaires Américains du gouvernement de Sa Majesté Britannique.

COMMISSION D'ENQUETE. Envoyée à Cuba.

Voilà longtemps, trop longtemps que s'agitent parmi nous la question cubaine, ou plutôt la question sucrière, car c'est à l'élucidation de ce redoutable problème que se bornent en réalité toutes les discussions engagées à propos de la Perle des Antilles.

Il y a deux ennemis puissants à combattre - l'administration de Washington, d'abord. Nous ne croyons pas que cette dernière soit dirigée par des motifs inavouables, par le désir de tirer un profit matériel de la lutte, mais elle a fait des promesses imprudentes aux Cubains.

Or, si c'est à Cuba que se produit le sucre, c'est aux Etats-Unis qu'on le raffine, et la raffinerie est d'un rapport trois ou quatre fois plus considérable que la production de la matière première. De là, le désir ardent des raffineurs d'obtenir une forte réduction des droits, sinon une complète franchise d'entrée des sucres de Cuba dans l'Union.

C'est ainsi que jusqu'à ces derniers temps, les navires américains ont pu croire à la parfaite sympathie des Anglais, qu'ils essent volontiers remerciés de les avoir défendus contre les attaques des autres gouvernements.

celles, cette même industrie se mourait à Cuba. A quel homme sensé fera-t-on admettre cette énormité? Ne savons-nous pas tous que, malgré les conditions désavantageuses au milieu desquelles ils se débattent, nos planteurs résistent à la concurrence à outrance qu'on leur fait dans les deux mondes?

Le Trust en a tant dit et tant fait que la majorité du Congrès a presque résolu d'envoyer à Cuba un comité spécial chargé de faire une enquête sur la situation de façon à déterminer nettement ce qu'il y a de juste et de raisonnable dans les revendications des planteurs.

A la bonne heure, voilà une mesure qu'approuveront tous les honnêtes gens; et si, comme nous n'en doutons pas, ce comité déclare qu'il n'y a pas un mot de vrai dans les récits que l'on fait circuler sur la situation désespérée de la Perle des Antilles; il sera imposé silence à toutes ces doléances dont les populations sont fatiguées.

LES Derniers Moments - DU - Général du Barail.

On lira avec intérêt les détails suivants sur les derniers moments du général du Barail dont l'ABELLE annonçait la mort dans ses dépêches du 30 janvier dernier.

Il y a dix huit mois que le général du Barail était très gravement atteint. Il a fallu les soins les plus assidus dont Mme la comtesse du Barail l'entourait, et aussi la merveilleuse constitution dont il était doué malgré son grand âge, pour que le général ait pu résister aussi longtemps au mal qui le minait.

Quoique souffrant beaucoup, le général du Barail avait conservé toute sa lucidité d'esprit; il l'a, d'ailleurs, conservée, nous déclarait une personne de son entourage, jusqu'à la dernière heure de son existence. Déjà, il y a quatre ans environ, le général avait fort inquiété sa famille et ses amis. On se souvient qu'à cette époque il fut victime d'un accident de cheval au cours de sa promenade quotidienne au bois de Boulogne.

Dependant le général du Barail se remit de cet accident qui n'eut pas de suites autrement graves que de priver l'ancien ministre de sa promenade à cheval. Et c'était, en effet, pour lui, une grande privation.

c'est depuis que mon médecin m'a défendu de monter à cheval que je me suis aperçu de mon âge. Je suis devenu une "vieille colotte de peau".

Puis, avec cette vigueur qui faisait l'admiration de tous ses amis, le général se ressaisissant aussitôt, rectifia: "Mais une "vieille colotte de peau" qui a encore bon pied, bon œil et qui en remonterait encore à bien des jeunes!"

Quel causeur charmant et combien les heures passaient vite en la compagnie de cet homme aimable dont les souvenirs, qu'il se plaisait à évoquer, étaient toujours des plus attachants!

Il avait une mémoire surprenante; à brûle-pourpoint, sur une question lancée dans la conversation, il citait des faits, des dates, des noms avec une précision stupéfiante. Et, véritable annuaire militaire vivant, il disait avec exactitude ce qu'étaient devenus tel et tel officier de sa promotion. C'était merveilleux.

Au mois de septembre dernier, je lui rendis visite à Nancy. Il était très malade, mais nullement abattu. Il me retint auprès de lui près de deux heures, me parlant des événements du jour, critiquant avec énergie les faits et gestes du général André, qui, à ce moment, inaugurerait beaucoup de statues, de chemins de fer et de monuments. Je me souviens que le général du Barail me dit à ce propos:

«Ce n'est pas un ministre de la guerre, c'est un commis-voyageur en mauvaise politique. De mon temps, le chef de l'armée parlait peu, mais il travaillait beaucoup. Il savait faire respecter l'armée - et on le respectait. Aujourd'hui, tout cela est changé...»

Notre conversation fut interrompue à plusieurs reprises par des attaques terribles qui paralysaient complètement le malade. Sa figure avait des contractions pénibles, les bras se raidissaient alors que, comme écrasé sous le poids du mal, le buste s'affaissait... Et le général ne se remettait qu'après l'application sur les tempes d'un bandeau imbibé d'eau de Cologne glacée.

La crise passée, lorsqu'il recouvrait l'usage de la parole, le général ne proférait aucune plainte; il reprenait simplement la conversation au point où le mal trop violent l'avait obligé à s'arrêter.

Lorsque, ce jour-là, je quittai le général du Barail, j'emportai de Nancy l'impression que je ne le reverrais plus vivant. J'avais discrètement interrogé auparavant un de ses proches qui m'avait dit:

«Le médecin m'a guère d'espoir. Un dénouement fatal est malheureusement à prévoir. La question est de savoir s'il se produira demain ou dans six mois; il ne peut se prononcer.»

L'été fini, le général, de plus en plus faible, de plus en plus souffrant, put quitter le château de Nancy, pour aller se réinstaller en sa villa de Neuilly avec la générale comtesse du Barail. C'est là où il succomba, le jeudi matin, 30 janvier, à six heures, à une hémorragie.

Le serum de la scarlatine.

Le professeur Leyden, de Berlin, annonce formellement qu'il est en possession d'un nouveau serum pour la prévention et la guérison de la scarlatine. On sait que les personnes atteintes une première fois par cette fièvre jouissent désormais d'une immunité parfaite. C'est en s'appuyant sur ce fait que le professeur a réussi à trouver son serum, qu'il com-

pose avec des gouttelettes du sang des personnes infectées. Un grand nombre d'expériences, exécutées dans un hôpital de Berlin, auraient réussi.

THEATRES.

THEATRE DE L'OPERA.

Ce soir, bénéfice de M. Amalou, chef d'orchestre; on donnera les deux premiers tableaux de "Roland et le Chevalier" et "Cavalleria Rusticana". M. Duc remplira le rôle de "Roland" dans la première partie de la représentation. Mlle Chantabellan chantera le rôle de "Lucie" dans la seconde, et le spectacle se terminera par "La Cavalleria" avec Mlle Rachchaya dans le rôle de "Santuzza".

Dimanche soir, "La Vie de Bohème" et le premier tableau de "Roland". Lundi soir, bénéfice des choristes. "Rigoletto", l'ouverture de "Madon de Ploermet", et un intermède musical.

Le bénéfice de ce soir est le talentueux chef d'orchestre dont le mérite a été affirmé dès le début de la saison. Si nous avons assisté à bien des représentations dont l'éclat a été vif, nous le devons en grande partie à ce musicien hors ligne qui a su si bien discipliner le gros bataillon de l'orchestre.

M. Amalou a l'oreille si bien exercée, qu'il ne permet pas que ses faibles violons succombent dans une lutte trop inégale où ils seraient écrasés par les clarinettes et les hautbois; pas plus qu'il ne permet aux grosses notes des cors, des trompettes, des trombones et des timbales d'ouïr les sons de ses instruments plus délicats.

Nous le retrouverons ce soir à ce fauteuil où l'avons si souvent vu dans ces derniers temps, et nous ne sommes pas que les témoignages de sympathie ne lui viennent nombreux de la part du public et des artistes eux-mêmes dont il a su se faire respecter et aimer par sa bonhomie et la distinction qu'il a apportées dans son commerce avec eux.

Il est juste de faire la part du chef d'orchestre dans le succès d'un opéra; car c'est souvent grâce au conseil de ce maître qu'un interprète n'a pu triompher de la pensée, l'intonation du compositeur.

M. Amalou n'est pas venu faire à la Nouvelle-Orléans ses premières armes; il les avait faites longtemps avant et devant des parterres dont les ovations ont consacré son talent.

GRAND OPERA HOUSE.

Toujours salle comble au Grand Opera House durant cette semaine, grâce aux représentations de "A Rough Rider's Romance", drame à la fois émouvant et patriotique. Ce soir, dernière représentation.

Demain en matinée, première de "The Streets of New York" dans lequel la troupe Baldwin-Melville est appelée à remporter de vifs succès. C'est un des drames les plus émouvants de l'heure actuelle. Il a déjà remporté jadis de grands succès à la Nouvelle-Orléans.

THEATRE TULANE.

Au Tulane, "Florodora" achève la série de représentations aussi brillamment qu'elle l'a commencée, avec des salles toujours pleines.

SOUZA.

Demain, dimanche, en matinée et le soir, Souza, le Roi du Pas Redoublé, donne avec son orchestre renommé deux grands concerts qui attireront la foule.

Lundi soir, première à ce même théâtre de "Janice Meredith" avec la charmante Mary Manning. Une très heureuse semaine qui s'annonce pour le Tulane. La scène se passe en 1776, à l'époque de la révolution américaine.

THEATRE AUDUBON.

Avec "A Gilded Fool", la troupe Aubrey poursuit la série de ses succès. Aujourd'hui, en matinée, grande représentation. Demain, dimanche, en matinée première d'un drame émouvant, "The Hand of the Living", une nouveauté appelée à énormes succès. Lever du rideau à 2 heures précises.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Depuis le commencement de la semaine, la salle de l'Orpheum est restée constamment pleine, en matinée, comme le soir. Ce théâtre doit cet étonnant succès à l'heureux choix de ses scènes d'actualité, et ses artistes doués tous d'un remarquable talent.

THEATRE CRESCENT.

On sait que la comédie, la bouffonnerie, est la spécialité du Crescent. Il vient d'en donner une nouvelle preuve en produisant "The Casino Girl" qui a fait de si belles salles et dont la vogue est loin d'être épuisée. Demain soir, les "Four Cohans" font leur première apparition dans une pièce extrêmement amusante, "The Governor's Son". Les amateurs de la gaité s'y donneront rendez-vous durant toute la semaine.

La Fanfare Royale d'Ellery.

La Fanfare Royale d'Ellery a donné hier soir, dans la salle Athénée, son troisième concert, et le succès qu'elle y a obtenu a été étonnant. Il est regrettable que cette fanfare ne soit pas venue à la Nouvelle-Orléans avant le carême; elle aurait pas trouvé de salle suffisamment grande pour contenir tous ceux qui y seraient allés l'entendre.

Bien ne saurait donner une idée de ce que sont ses concerts: cinquante instrumentistes jouant avec un ensemble tel qu'on serait tenté de croire qu'il n'y a qu'un exécutant.

"Columbus" marche, Aida, prélude, trio et chœur du 1er acte, Bessie, prélude, air du jardin, duo et finale du 3ème acte, ont été les numéros les plus remarquables, bien que tous les autres aient été exécutés d'une façon vraiment magistrale.

Le chef de la fanfare, Sig. Creator, est un musicien hors de pair; il est curieux à suivre dans ses mouvements, ses gestes, sa physionomie tout est en jeu, tout est en action chez lui; parfois c'est le tonnerre qui retentit avec de grands grondements à faire crouler la salle, parfois aussi, c'est la mélodie la plus suave, c'est le murmure, c'est le zéphyr le plus léger qui vient à l'entendre, murmurant sur les lèvres des exécutants.

Jamais, croyons-nous, semblable fanfare, par le nombre de ses instrumentistes et par le talent de ceux-ci, ne s'est fait entendre à la Nouvelle-Orléans. Après l'audition d'hier, le public a quitté la salle pénétré d'émotion et subissant le charme sous lequel il avait été tenu pendant les deux heures qu'a duré le concert.

- 1. Marche "Owl's Club" Metz. 2. Ouverture "Light Cavalry" Suppe. 3. Duo de clarinettes "Two Little Bulpinches" Kling. Signorini Scarpa et Cicatelli. 4. Mazurka "La Carline" (Ganne) 5. Le Trouvère, Acte IV Verdi. Solos par Signorini Palma, Aiala, Marino et Curti. 6. Marche "Sunny Spokane" Gallhier. 7. Sélection "Cloches de Corneville" Planquette. 8. Valse "Bleu Danube" Strauss. 9. "Rémiscences d'Ecosse" Godfrey. Solos pour tous les instruments.

Je parie que vous n'avez pas pris un bain ce matin. Un fourneau à gaz dans la chambre à bain aurait fait votre affaire.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

DE... MARJOLAINE.

Par Georges Spitzmuller. TROISIEME PARTIE.

LECOLE DU DEVOIR.

LA REINE DES REINES.

Swiss. Tous deux tressaillèrent...

Ils étaient maintenant tout près de la maison. La rue, silencieuse, se noyait pour ainsi dire dans l'obscurité.

Mais, sur la nuit, une main invisible et magique avait tiré un rideau d'or.

C'étaient les étoiles qui brillaient, divines, voilées, en l'azur profond du ciel.

Dans l'atmosphère tranquille couraient, déjà tièdes, les premiers souffles du printemps...

La jeune fille leva vers les étoiles un regard alongé.

«Oui, contemple les, murmura Toinet enivré, contemple-les ces témoins de notre amour...»

Le soir, quand je serai en embuscade dans la forêt, dans la montagne ou dans la plaine, je les regarderai aussi... Elle me parlerait de toi...

«Oui, Toinet. Par elles, chaque soir s'établira, et que tu sois, une communion, entre nos âmes.»

«Je l'adore! dit-il, rayonnant en la serrant dans ses bras. Quelques minutes après, Marjolaine était rentrée dans l'atelier de blanchissage, où le travail se terminait hâtivement.

Et Toinet avait regagné sa chambre, le cœur gonflé d'espérance et d'amour.

Mais une partie de son âme était restée là-bas, dans le petit logis parisien.

Et il se bénissait, les bonnes lettres de sa sœur Sidonie qui lui donnaient des nouvelles de Marjolaine.

Un jour, Sidonie raconta au douanier que la jeune blanchisseuse avait quitté son toit. Une grande dame, la comtesse d'Aubincourt, avait reconnu en elle sa petite fille, et elle venait de l'emmener dans son château.

Toujours bonne et affectueuse, la nouvelle Mlle d'Aubincourt revenait voir ses vieux amis, leur gardant son affection... Mais elle n'était plus là pour égarer la ruche de sa beauté radieuse, de sa bonté touchante...

«C'est un coup terrible pour le jeune homme! La fortune soudaine de Marjolaine lui déchirait le cœur...»

Trop élevée au-dessus de lui désormais, il la crut perdue à jamais... Et il se désespéra...

«N'osa point lui écrire... Il n'osa point lui rappeler l'aveu et les promesses du soir de la Mi-Carême.

Aux jours de congé passés chez Sidonie, à Paris, il n'osa point non plus la revoir, ni se rapprocher d'elle. Une distance énorme les séparait... Il ne se croyait plus le droit de prétendre à son amour.

Toinet avait été conquis, jadis, par les yeux merveilleux de Mar-

jolaïne, par la splendeur juvénile qui rayonnait d'elle, enfant encore, par cette enveloppante puissance de séduction qu'elle exerçait naturellement, ainsi qu'un magnétique charmeur.

«Il avait été conquis aussi par les dons du cœur de la jeune fille, par sa bonté indulgente, par sa pitié envers ceux qui souffraient - elle qui avait tant souffert elle-même dans les détresses de l'abandon et de l'exil du foyer.»

Il avait été subjugué, enfin, par l'esprit de la troublante fée de l'atelier, - cet esprit généreux, large, intuitif, qui lui faisait deviner en autrui ce que personne ne soupçonnait, qui lui permettait de s'assimiler tout avec une prodigieuse facilité et de laisser vibrer son âme à l'harmonie du beau, du juste, du bien...

Oui, il le sentait... Elle était d'une nature d'élite.

«Elle n'appartenait pas à son monde, au pauvre garçon... Aussi, Toinet n'avait-il pas le droit de s'étonner, ni la force de récriminer.

La fortune de la jeune fille lui semblait être inscrite d'avance au livre de son destin.

Elle la méritait... Il avait toujours eu comme le pressentiment de ce qui devait arriver.

Mais ce départ lui fut néanmoins un déchirement cruel, dont saigna tout son être...

Maintenant, distante de lui par son élévation subite, Mlle d'Aubincourt regardait toujours, souveraine, sur son âme à lui.

Il était dans un coin de son cœur un sanctuaire inviolé où ne pénétrerait jamais d'autre pensée que celle de la jeune fille, d'autre souvenir que le sien.

Les grands yeux noirs n'étaient plus là pour l'éclairer de leur admirable et chère lumière.

Mais il lui en restait toujours un reflet, - telles ces lueurs qui suivent parfois la chute du jour et, accrochées aux nuages, paraissent ne point vouloir quitter le ciel.

D'elle, il lui restait aussi Médor qui était demeuré rue des Ecoles d'Artois, et qu'il avait emmené, lors de son dernier congé.

Et cela le consolait quelque peu, calmerait légèrement sa peine.

Il avait besoin de cette douceur dans son cœur d'amour... Marjolaine, en s'en allant, avait emporté son bonheur dans les plis de sa robe.

A présent, un château, pensait elle encore à l'humble officier de douanes?

Elle était noble, elle était riche, elle portait un beau nom... Ne trouverait elle point là-bas un autre amour plus digne d'elle? A cette idée, le pauvre, sous- lieutenant sentait palpiter dou-

te, malgré tout il l'adorait... De loin hélas! et en silence...

Depuis longtemps, il n'avait plus revu la jeune fille. Mais l'absence ne l'en séparait point.

Son imagination le rapprochait d'elle, comme souvent, pendant les heures de service des nuits mystérieuses, lui apportant, rayonnant impénétrable, l'éclat incomparable des prunelles de flamme.

Il revoyait le charmant sourire... Le timbre argentin de la voix aimée arrivait jusqu'à lui au travers des bruissements de la forêt.

Marjolaine!... Il murmura ce nom avec ferveur.

Prasque aussitôt un soupir discret lui répondit. C'était Médor qui venait de sauter ainsi le nom de sa maîtresse.

Emu, Antoine Brousquet caressa le bon gros chien qui frétillait de joie.

Il le caressa avec bonheur... avec reconnaissance presque.

Pour le jeune homme, Médor était encore quelque chose d'elle. C'était comme un lien vivant entre la jeune fille et lui.

«Où elle était partie, Marjolaine. Elle n'habitait plus sous le toit hospitalier où elle avait trouvé asile.

Pourquoi? Comment? C'est ce que le lecteur va savoir...»

IV

GRAND'MAMAN.

Voici ce qui s'était passé: Quelques jours après le bal de la Mi-Carême, auquel rêvait encore Toinet, Sidonie dit, en déjeunant:

«Nous avons une nouvelle cliente aujourd'hui. La maison prend de l'extension! observa en riant Mme Servant. Et c'est à vous qu'elle doit sa prospérité, mes chers enfants! ajouta la bonne femme en regardant, attendrie et joyeuse, Sidonie et Marjolaine.

Celle-ci demanda: «Qui est cette nouvelle pratique?»

«Une dame du grand monde... Une comtesse... C'est ça qui va donner du relief à la maison!...»

«Une comtesse, reprit la fille de Manola. Une vraie comtesse? - Ma foi, oui... Mme d'Aubincourt, c'est le nom donné par la domestique qui m'a apporté le linge... Elle nous a été adressée par Mme Chavennière, notre bienveillante protectrice.